

JEAN SULIVAN

L'ÉCART
ET L'ALLIANCE

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1981.

*Soyez brefs : faites-moi deviner
Sinon vous lasseriez la fierté de mon esprit.*
Nietzsche

Sullivan avait achevé L'Exode le 30 octobre 1979. Il se mit à songer à des nouvelles, les Esquisses de ce livre. Il comptait reprendre Les deux vignes, la rosata, la dorata. Il voulait en même temps noter des pensées, approfondir les Matinales en trouvant un autre chemin.

Fin décembre, il lui vint cette décision, extrêmement rare chez lui, de ne pas travailler pendant deux semaines.

Début janvier, forte bronchite. Il griffonne : — Quel âge avez-vous ? — Assez vieux pour mourir. Et vous ?

Il s'étonnait de certaines phrases qui s'imposaient à lui. Il sentait qu'une part de leur sens lui échappait : Au jardin d'agonie pour mon soutien il y eut cependant une grive dorée sur laquelle fondit un rapace. Une goutte de sang coula sur le feuillage d'un arbousier¹. Mais il craignait de se complaire

1. Texte qu'il a repris, page 25.

dans des formules : Bien sûr la logique serait de se taire.

Ces temps-là furent de plénitude. Il disait qu'il faut peu de temps pour unifier une vie humaine (give me time forever here in my time). Joie comme s'il n'y avait plus eu de limites. Mais en même temps une grande lassitude de tout et une immense attente d'autre chose.

Porte Dauphine, malgré les routes à traverser, on peut, sur le chemin de Boulogne, retrouver la forêt. Février 1980 commençait par de si beaux jours avec le tournoiement des oiseaux qui se posaient sur les mangeoires.

Sullivan longe la jeune chénaie et débouche sur la route de Suresnes. C'est au milieu de cette route très large qu'il est renversé le samedi 9, en plein soleil, dans la douceur de l'air.

Le 16 il s'éteint à l'hôpital Ambroise Paré de Boulogne. La veille, on le voyait lever par moments le sourcil comme pour on ne sait quelle lucidité nouvelle.

Nous publions ici les pages qui restaient sur sa table et les notes de son dernier carnet. Réflexions sur soi ou sur la nature, aperçus politiques, sociaux ou religieux ont été écrits dans la même perspective, dans la même soif d'un monde tout autre. Sullivan n'a jamais dissocié espérance et réalisme. Son expérience de vivant et son expérience d'écrivain ont

envahi sa parole d'une symbiose de rigueur et de tendresse.

Certes, il pensait vérifier, développer, situer davantage peut-être ce qu'il écrivait chaque matin, des songeries austères, des regards aigus, des impressions profondes, tout ce que le hasard des jours faisait vibrer en lui et jusqu'à des formes de langage. Mais les lignes qu'il traçait trouvaient d'emblée leur force et quelque chose de plus. Il obtenait maintenant une liberté qui n'a plus de compte à rendre. Le ton de sa voix, son regard, son sourire ont habité aussi de mieux en mieux son écriture.

E. D.

Que de temps il m'aura fallu pour apercevoir que j'avais vécu pour complaire aux miens, à l'Eglise officielle, avant de comprendre qu'il importait de défaire l'être de convention sincère, la doublure de soi et qu'on ne peut être fidèle à Dieu si on ne l'est à sa parole intérieure.

Renie-toi en oubliant que tu te renies. Appelle ce reniement « sacrifice de louange » et tu seras approuvé, béni : voilà ce que nous disent les nôtres, par amour, dans leur désir de nous voir heureux de leur bonheur en ressemblant à l'image.

A l'inverse, pour complaire à d'autres il vous eût fallu aussi rejeter votre part catholique, entrer en quelque idéologie, éliminer votre naïveté en vous coupant de vos racines intérieures, afin d'être entendu des Nouveaux Maîtres et de leurs disciples pour qui toute foi ne saurait être qu'une métaphore.

Ou bien camper sur quelque Aventin avec un petit nombre d'amis qui savent marier l'Évangile et l'esthétisme, observant de loin avec le même mépris croyants traditionnels et athées dans leurs marécages.

Demeurer fidèle à ses origines hors folklore, à la foi catholique hors domination et régionalisme est d'une difficulté extrême et finalement robotisante.

Pour cela qu'il faut s'expatrier, consentir à l'exil intérieur, donc à la solitude.

L'écriture nous aura servi à cela : à pousser le *cri primal* (Janov) et à créer un modeste espace où respirer.

Scission en moi-même. Peut-être. Quoique je ne rêve jamais que de la réalité.

Scission religieuse ? Certainement.

Guérison. Mais je ne veux pas laisser les miens dans la maladrerie... c'est pourquoi je joue parmi eux la résurrection.

Le cyprès maigre, arbre théologique.

Nous croyons que ce qui arrive, notamment dans les relations humaines, nous tombe dessus. En réalité, le plus souvent, le mouvement part de nous...

Journal intime ? Non. Jamais su au juste ce qui m'anime au plus profond. Je donne à voir. Je me donne à voir à moi-même, l'autre évidemment.

VIE QUOTIDIENNE

Je suis reconnaissant à qui m'aime de m'aider à me sentir bien dans la solitude. Ceci est ambigu. C'est grâce à la présence-absence attentive de qui m'aime que la solitude m'est précieuse.

L'ACTUALITÉ

Voir certaines actualités à la télévision (Giscardère par exemple, Rocamitte et Cie qui inaugurent, parlent d'union, de paix, de guerre, excommunient,

rassurent et font peur selon les besoins) comme d'anciennes bandes qui datent de 40 ans où l'on voit des hommes maintenant poussière, se monter le col.

Comme si le temps seul pouvait révéler la prétention, les feintes qui ne prêtent plus maintenant qu'à rire ou à sourire.

AMITIÉ – AMOUR

L'amour, disait-elle, à condition que la distance puisse rester la même, qu'aucun droit, qu'aucun devoir ne survienne, nulle habitude.

Et lui : Comment savoir la modification qu'il entraîne, et si le bien précieux qu'est l'amitié ne va pas se défaire en agitations, jalousies ? En parler serait peut-être déjà trop.

A ce jour, malgré qu'il se fait tard. On dirait que le plaisir est dans cette réserve. Comme si l'amitié était ce à quoi conduit parfois l'amour à travers le feu.

Quand, en période de travail, il passait un jour de farniente à domicile, sans même l'idée d'ouvrir un journal, ou à baguenauder dans les rues, au soir il

JEAN SULIVAN

L'écart et l'alliance

« Ce que l'on dirait à voix basse à un ami, si l'on n'avait plus que peu de temps à vivre », ainsi apparaît ce livre posthume de Jean Sullivan. Il est fait de pensées rassemblées par lui-même, des derniers feuillets de ses carnets, d'esquisses de nouvelles, tout ce qu'il écrivait au moment de sa mort accidentelle, en 1980.

Dans ces pages sans apprêt, Sullivan livre le fond de sa pensée. Il perce à jour, parfois avec effroi, aussi bien les pouvoirs politiques que les structures de l'Église, aussi bien les révoltes que les comforts, aussi bien les morales que les théories laxistes, aussi bien le peuple même, ou les peuples, que les rites ou les concepts. Il ne s'épargne pas lui-même.

« Que de temps il m'aura fallu, écrit-il, pour apercevoir que j'avais vécu pour complaire aux miens, à l'Église officielle, avant de comprendre qu'il importait de défaire l'être de convention sincère, la doublure de soi, et qu'on ne peut être fidèle à Dieu si on ne l'est à sa parole intérieure. »

La leçon qu'apportent ces derniers textes est celle-ci : « La foi n'est pas dans l'intellectualité (comprendre pour croire ou croire pour comprendre); elle est dans le faire, présence à soi et à Dieu conjointement. »

nrf

